

**Emmanuel de Waresquiel - *L'histoire à rebrousse-poil.
Les élites, la Restauration, la Révolution***

Magali Vidal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5689>

DOI : 10.4000/cdlm.5689

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 373-376

ISBN : 2-914561-53-2

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Magali Vidal, « Emmanuel de Waresquiel - *L'histoire à rebrousse-poil. Les élites, la Restauration, la Révolution* », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 81 | 2010, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5689> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5689>

Emmanuel de Waresquiel, *L'histoire à rebrousse-poil. Les élites, la Restauration, la Révolution*, Paris, Fayard, 2005, 190 p.

Dans *L'Histoire à rebrousse-poil : Les élites, la Restauration, la Révolution*, paru en 2005 chez Fayard, Emmanuel de Waresquiel propose une réflexion sur la Restauration et les causes de l'échec du régime à travers la question de ses élites politiques. L'étude est introduite par une analyse du concept même d'élite qui souligne que si cette notion semble *a priori* aisée à définir (ensemble des individus proches du pouvoir), elle renvoie dans les faits à une réalité mouvante compte tenu de la diversité sociale et politique du groupe. De fait, la question de la pluralité des élites de la Restauration, et notamment de la fusion entre les anciennes et les nouvelles élites, est centrale pour comprendre l'évolution politique de la période ; cette fusion est souhaitée par le pouvoir, du moins sous Louis XVIII, mais elle ne commence vraiment que sous la monarchie de Juillet et ne se parachève que sous le Second Empire, notamment par un système d'alliances familiales et matrimoniales qui se systématisent. Il semble donc que l'échec de cette fusion sous la Restauration soit finalement une des causes de celui du régime.

L'ouvrage se compose en quatre parties. Un court premier chapitre est consacré à des questions de méthode, autour de deux problématiques : tout d'abord celle de l'usage des images par l'historien, qui suppose une méthodologie particulière. La deuxième problématique abordée dans cette partie est celle de la perception du temps par les contemporains. Cette question renvoie à celle de l'usage de la biographie en histoire, par le biais d'une réflexion sur la formation et l'univers mental des acteurs. Emmanuel de Waresquiel, par ailleurs auteur de biographies¹, défend ce genre dont il dit qu'il ne doit être ni narration, ni compilation, mais « une construction », qui pousse l'historien à se pencher sur le rapport de son sujet au temps. En l'occurrence, il est essentiel d'être conscient que les membres de cette élite de la Restauration, thème principal du livre, vivent dans une temporalité paradoxale ; hommes formés sous l'Ancien Régime, ils traversent une période où les bouleversements politiques et sociaux les poussent soit à se réfugier dans un passé fantasmé, soit à se projeter dans un avenir en construction, dans les deux cas à travers le prisme de la Révolution.

Le corps de l'analyse se trouve dans les trois parties suivantes. Le chapitre deux, intitulé « Terminer la Révolution : quel régime politique pour quelles élites ? »,

1. Emmanuel de Waresquiel, *Le Duc de Richelieu, 1766-1822, un sentimental en politique*, Paris, Perrin, 1990, et *Talleyrand : Le prince immobile*, Paris, Fayard, 2003.

souligne l'importance du débat autour de la Révolution et de sa perception dans une époque profondément marquée et divisée par elle. La question de la légitimité est prégnante pour une dynastie qui a été décapitée et exilée avant d'être restaurée. La question qui traverse la Restauration est celle de la source de légitimité du roi : légitimité dynastique, ou conférée par la charte constitutionnelle de 1814 en accord avec certains principes révolutionnaires ? La monarchie restaurée est-elle celle de 1789 ou celle de 1790 ? L'auteur souligne que Louis XVIII s'accommode en fait fort bien de certaines concessions aux avancées révolutionnaires. La Révolution peut être lue comme l'aboutissement de l'absolutisme, de la lutte séculaire du pouvoir royal contre la grande aristocratie et la société de corps. L'œuvre centralisatrice de la Révolution, qui par ailleurs s'est faite, du moins à l'origine, plus contre la noblesse que contre la royauté, fait le jeu d'une monarchie restaurée, qui s'applique à la conserver et la développer. Cependant, le pouvoir royal se trouve dans une situation délicate, du fait que beaucoup de royalistes relèvent justement de cette aristocratie qui accepte mal de se trouver dépouillée de ses privilèges et de ses fonctions ; la conservation des acquis révolutionnaires lui paraît intolérable, et elle se sent à la fois victorieuse, du fait du retour du roi, et déclassée, ce qui la pousse à une attitude revancharde. Le pouvoir est donc naturellement porté à se tourner vers les nouvelles élites, issues de la Révolution et de l'Empire, et tente de les intégrer à l'appareil étatique.

Paradoxalement, l'expérience du bicaméralisme participe à cette tentative ; les ultras sont souvent contre l'institution d'une chambre haute, pour deux raisons. Tout d'abord, l'encadrement institutionnel et la définition juridique et sociale du rôle des pairs de France dans le fonctionnement de l'État isole la pairie du reste de la noblesse et ôte à tout aristocrate n'y appartenant pas toute prétention légitime à jouer un rôle politique dans son pays. S'il n'est pas pair, que peut bien être le noble ? À quelle catégorie appartient-il ? Au peuple ? Cette perspective est, on peut l'imaginer, mal accueillie. La pairie, loin de la renforcer, décime l'aristocratie française. Deuxièmement, les premières nominations à la pairie peuvent concerner des membres des nouvelles élites, ce qui ravit les libéraux qui voient l'occasion de constituer une « aristocratie nationale », fondée sur le mérite selon une logique capacitaire élitiste, ce qu'ils appellent de leurs vœux. Les libéraux sont d'ailleurs longtemps les seuls à défendre le bicaméralisme.

Dans la troisième partie, « Réinventer la société : le spectre des privilèges et le règne de la raison », Emmanuel de Waresquiel se penche sur les raisons qui rendent impraticable pour le moment la fusion des élites. Il y a en fait un fossé entre deux France, l'« ancienne » et la « nouvelle », et entre les élites qui les représentent. Le retour de la paix qui accompagne celui des Bourbons ne fait pas oublier les luttes qui ont secoué le pays, ni les haines qui en ont résulté. Le fantôme de la guerre civile est toujours là, et les souffrances vécues sont ressassées, dressant des catégories de population les unes contre les autres. De plus, les espoirs sont souvent déçus : beaucoup de nobles attendaient de la restauration du trône un bénéfice personnel, un dédommagement pour les souffrances vécues pendant les dernières décennies. Les demandes de places, de pensions, de traitements inondent la Cour, qui ne peut, loin de là, les satisfaire toutes. Les aristocrates, surtout en province,

se sentent souvent déclassés ; ils n'ont pas toujours récupéré tous leurs biens, ils ne savent parfois pas les faire fructifier aussi bien que d'autres, et ils supportent mal d'avoir un train de vie plus réduit que les nouveaux notables de leur ville ou village. Ils se réfugient dans le passé et dans l'orgueil du nom et du rang. Cette morgue, ces prétentions qui agitent le « spectre des privilèges » sont à leur tour mal tolérées par ceux qui se sont élevés grâce à leur mérite et aux occasions qu'ont pu leur présenter les périodes révolutionnaire et impériale, et parfois même mal tolérées par le peuple. L'ancienne noblesse s'isole dans ses prétentions, vit dans son monde, ne daigne fréquenter qu'elle-même.

Cette attitude lui porte fortement préjudice. L'ancienne aristocratie se voit assimilée à l'émigration, et on lui reproche d'avoir abandonné la France et d'avoir aidé ses ennemis. Cependant, avant 1814, certains libéraux n'étaient pas si durs avec les émigrés, et faisaient preuve de compréhension devant leurs motivations. Selon le point de vue des émigrés eux-mêmes, ils n'ont jamais abandonné la patrie, puisque la France se trouve là où flotte le drapeau blanc. Le retour de ces Français pas comme les autres, qui n'ont pas vécu les mêmes vingt-cinq dernières années que les autres, et qui affichent leur complexe de supériorité, engendre des tensions et radicalise contre eux le discours des libéraux.

Dans ces conditions, la fusion des élites ne peut se faire, et les tentatives du pouvoir royal dans ce sens connaissent l'échec. Le décès de Louis XVIII et la montée sur le trône de son frère n'arrangent rien : Charles X partage les points de vue des ultras, et lui et son ministre Villèle œuvrent afin de renforcer l'aristocratie traditionnelle aux dépens des nouvelles élites, provoquant un renforcement des tensions qui participe au cheminement vers 1830.

Le dernier chapitre, « Cent-Jours : épistémologie d'une crise », peut surprendre par son emplacement. Pourquoi faire une partie sur les Cent-Jours à la fin d'un ouvrage sur la Restauration ? La réponse est dans le titre du livre : l'histoire à rebrousse-poil, c'est remonter le cours de l'histoire, considérer la Restauration non pas comme une marche inexorable vers ce que l'on sait qu'il se produira (1830 et l'échec du régime), mais en soi, et en recherchant les causes de la faillite sans préjugés. Pour Waresquiel, la racine de tous les maux du régime se trouve dans les Cent-jours ; il est alors naturel d'en terminer par là. Les Cent-Jours sont l'occasion d'une guerre idéologique effrénée. Guerre des symboles : drapeaux, cocardes, décorations. Guerre des mots : les deux camps se renvoient les mêmes mots pour désigner des réalités antinomiques. Si les armes sont défavorables à Napoléon, les Bourbons perdent cette guerre-là. Un exemple : si Napoléon et Louis XVIII sont tous deux assimilés à l'étranger, l'empereur en tant que Corse, le roi en tant qu'émigré, c'est surtout l'image des fourgons de l'étranger qui reste, qui colle aux Bourbons et leur fait du tort jusqu'à la fin du régime.

Cet essai d'Emmanuel de Waresquiel, tiré d'un mémoire d'habilitation à diriger des recherches, est tout à la fois dense et concis. La réflexion est riche, fine et pertinente, mais parfois un peu elliptique. On peut déplorer l'absence de bibliographie finale, et la conclusion très succincte, qui se contente d'insister sur le rôle de la mémoire de la Révolution, et de son dernier et capital épisode des Cent-Jours, qui pèse sur la Restauration et la colore d'une teinte de réaction sans

nuances dans la mémoire et l'historiographie. L'auteur n'en est pas moins parvenu à « ouvrir des perspectives nouvelles à l'histoire des idées et des représentations politiques et sociales sous la Restauration » (p. 25) et à renouveler, par cette réflexion particulièrement intéressante, le regard porté sur l'univers politique de cette période.

Magali VIDAL
Université de Nice Sophia Antipolis